

# VENERIE

la chasse aux chiens courants



nouvelle série - numéro 38 - deuxième trimestre 1975 - 8 francs



*Du Bourbonnais au Nivernais, il y a plus d'une parenté, fruit d'heureuses alliances.*

*A une époque où déjà M. Beauchamp s'était acquis une légitime renommée pour la maestria avec laquelle il savait conduire un laisser-courre de chevreuil, un jeune maître d'équipage « faisait ses classes » dans cette voie difficile. Ce veneur n'était autre que le marquis de Roüalle qui, vers 1925, fait une entrée remarquée dans le cénacle de maîtres prestigieux.*

*Nous remercions sa famille de nous avoir autorisé à reproduire les souvenirs qu'il leur a laissés de cette époque; un temps où ses voisins s'appelaient M. Beauchamp, le marquis de Pracomtal et le baron de Ponnat, les équipages étant le Rallye Morvan et le Rallye-Là-Haut, en savantes formations qui sont à l'origine du beau destin que connaît le Pip'Avant Nivernais, lui-même père du Rallye Ardillères, preuve que toujours les Roüalle savent être fidèles au chevreuil.*

*« Le plus beau des courres », selon l'auteur des lignes qui vont suivre.*

## **le marquis de roüalle**

## **le courre du chevreuil**



*Le marquis de Roüalle  
et Hubert au temps du chevreuil...*





« Le marquis de Pracomtal : il était (en 1925) un des rares grands maîtres d'équipage à entretenir seul ses chiens et à chasser dans ses forêts personnelles. »

## mes débuts au chevreuil

Un jour, je reçus un coup de téléphone d'un vieil ami de mon père, le marquis de Pracomtal. Nos familles étaient très liées et son dernier fils, Arnaud, était un de mes meilleurs amis. Il me demandait de venir pour me parler de différentes choses de chasse. Je ne m'attendais pas du tout, mais pas du tout, à ce qu'il allait me proposer. Il était un des rares grands Maîtres d'Equipe à entretenir seul ses chiens et à chasser dans ses forêts personnelles sur la splendide terre de Châtillon-en-Bazois. Je le visitai donc dans son bel hôtel de l'avenue Montaigne et m'entendis proposer, tout de go, une association avec lui : j'en restai bouche bée ! « Monsieur, lui dis-je, vous me faites un grand honneur ; mais vous savez probablement que j'ai fait un arrangement avec le Rallye-Là-Haut et des amis de Saône-et-Loire pour chasser le chevreuil, et cela pendant deux ans encore. »

Il me répondit que cela pouvait peut-être s'arranger. C'était vrai, car nous sommes très bien parvenus à faire un nouveau groupe, composé du Rallye Morvan au marquis de Pracomtal, du Rallye-Là-Haut au baron de Ponnat, de

moi, enfin, et de mes Boutons. M. de Pracomtal devenait le maître d'équipage de l'ensemble.

Cela faisait un grand nombre de chiens ; il y en avait soixante à Châtillon, une vingtaine chez moi, plus une dizaine à Clessy après le terrible ravage de la pneumonie.

Je tiens à vous tracer un portrait de mon ami le marquis de Pracomtal. Il avait, dès sa toute jeunesse, aimé la chasse à courre. Son père avait des chiens, surtout des griffons, avec lesquels il chassait les loups et les sangliers, aux environs de 1890. Après son mariage avec Mlle de Saint-Vallier, ayant fondé un équipage qu'il mit très vite sur un grand pied, il chassa au début le cerf. Au bout de trois ans, cette chasse ne l'intéressant pas beaucoup, il peupla ses forêts en chevreuils et se mit à courir cet animal.

Il eut au début des piqueux moyens, bien stylés, ayant de bonnes manières, mais ne réussissant pas très bien à prendre. Aux environs de 1900 je crois, il eut enfin la chance de trouver, un excellent piqueux qui aimait profondément la vénerie. Il s'agissait de Louis Charprenet, un homme de grande taille. Je l'ai bien connu depuis 1905. J'étais jeune, à cette époque,

je n'avais pas sept ans : c'est peut-être à cause de mon jeune âge, mais, je ne sais pourquoi, j'en fis un dieu. Il était froid, glacial même. Il avait une autorité énorme sur ses chiens qui étaient très froids et, au moindre défaut, attendaient sans même requêter qu'il fasse le travail pour eux et relève la bistraille qu'ils avaient faite. Charprenet était très autoritaire : c'était lui qui faisait les croisements et décidait des jeunes chiens à acheter ou à garder. La meute était tricolore, avec quelques sujets à manteau blanc et noir. Dans mon enfance, on appelait ces chiens des bâtards. Je pense que ce mot venait d'une époque assez ancienne, vers 1850 je crois, où l'anglomanie sévissait (beaucoup de maîtres d'équipage avaient fait vers 1830 des achats de fox-hounds pour croiser avec des chiens français). M. de la Besge avait fait des mariages, à cette époque, qui avaient fait merveille. Mais revenons à Charprenet. Il a d'abord chassé dans les forêts du Bazois, tout près de Boux, et souvent la chasse venait près de la propriété de mon père ; c'est ainsi que j'ai pu me former, avec mes amis les fils du marquis de Pracomtal, à ce noble art.

Toutes les vacances de Noël, du Jour de l'An, de Pâques et du mois de septembre nous réunissaient. Moi, avec mon père, homme de cheval accompli, aimant assez la chasse pour pouvoir monter ses chevaux, mais rentrant assez vite quand le défaut de la fin était un peu long. Quoique sans passion, il a chassé toute sa vie avec de nombreux équipages. Il me racontait toutes ses chasses.

Je dois tout à mon père dans la vie, et je ne saurais assez dire et répéter que, mes principes, je les lui dois. Mais pourquoi ai-je donc tant aimé la vénerie ?

Quand M. de Pracomtal m'annonça qu'il serait heureux de m'avoir comme associé, nous nous sommes tous réunis ; nous prîmes la décision de ne pas changer ce qui avait été fait au moment de notre groupement Nièvre et Saône-et-Loire, c'est-à-dire de rester de l'ouverture au 1<sup>er</sup> janvier dans les forêts de Châtillon et d'aller en Charolais du début de l'année au 31 mars : les chiens



étant chez moi à Boux de la fermeture de la chasse à l'ouverture au début de septembre et, de l'ouverture au 31 décembre, à Châtillon et Bazois (ils iraient, les autres mois, à Clessy et à La Mothe). Ce contrat valait pour deux ans encore. Ensuite j'étais libre d'aller où je voulais. On gardait Lafeuille comme piqueux et on prenait un valet de chiens. J'avais donc, ce qui me manquait tant, des forêts et des attaques. L'équipage avec le nom de Rallye-Morvan passait d'un seul coup au rang de grand équipage. Tout y était : mais il me fallait aussi réussir, et de cela nous étions très loin. Je le sus par la suite. Je n'étais pourtant pas très gour-gourmand. Je souhaitais seulement prendre de 25 à 30 animaux par an. Mais, hélas ! il m'a fallu cinq ans pour arriver à cette petite moyenne.

Je me souviens du jour où le marquis de Pracomtal fit conduire tous ses chiens à Boux.

Louis Charprenet, qui était à Châtillon depuis vingt-cinq ans comme premier piqueux, amène toute sa meute sous son fouet et naturellement découplés, comme on le faisait à cette époque. Les chiens venaient à pied, lui et son second étant à cheval. Cela se passa très vite. Il descend de cheval, donne la liste de tous les chiens à Lafeuille (avec les âges), refusa de trinquer, fait rentrer tous les chiens au chenil, remonte à cheval et part au trot. Il avait le cœur si gros que je vis deux grosses larmes couler de ses yeux. Cet homme, pourtant si froid et qui ne montrait rien de ses sentiments, n'avait pas voulu rester comme premier piqueux, moi le commandant. Il était trop indépendant et ne voulait pas passer sous mes ordres ; il avait l'habitude d'être libre, et j'aurais dû lui imposer des choses qu'il n'aurait pas admises. Je continue à dire que, malgré ses travers, il était un grand piqueux.

Le chenil regorgeait de chiens. Il devait y en avoir près de 90, on pouvait espérer des succès. Nous commençâmes à les entraîner sur les routes pour faire leurs muscles et leurs pieds. J'étais très jeune et je prenais déjà tous les principes de M. Beauchamp. Mais je devais mesurer l'étendue

des responsabilités que j'allais rencontrer. Je savais que des difficultés allaient surgir sous mes pas, qu'il me faudrait lutter pour les surmonter. Il était en effet peu commun, pour un homme encore très jeune, de réunir sous sa houlette les Boutons de trois équipages différents : les amis de la Nièvre, ceux de Saône-et-Loire et ceux de Paris.

Tous n'avaient pas la même mentalité, les mêmes goûts, les mêmes habitudes. Et, en vénerie, les choses sont plus difficiles à organiser qu'ailleurs. Heureusement, ils étaient tous très « comme il faut ». J'étais certain de parvenir, grâce à leur courtoisie et à leur gentillesse à vaincre les obstacles qui se présenteraient.

L'été approchait. Nous promenions toujours nos chiens et je n'avais pas encore vu, à Boux, mon nouvel associé. Je savais qu'il était très bon et je ne craignais pas de difficultés avec lui. Je puis vous assurer aujourd'hui, quarante ans après sa disparition, que jamais pendant notre association, qui dura cinq années, nous n'eûmes le moindre différend. L'affection que me portaient M. et Mme Pracomtal était si ancienne et si forte que cela me donnait une tranquillité sereine pour mes débuts de veneur : cette conviction m'a bien aidé.

Nous arrivons le 1<sup>er</sup> septembre 1925 et les chiens partent pour Châtillon. Le transport se fait par

chariots, les chiens allant à pied. A cette époque, on vivait encore comme en 1910, les autos étaient rares et l'on jouissait à la campagne d'un calme absolu.

L'ouverture de la chasse était là. Il allait falloir que je me lance dans les joies et les devoirs du noble « deduit » avec plus d'ardeur et de force que par le passé. En 1924, époque à laquelle je commençai à chasser le chevreuil, ce n'était encore, pour ainsi dire, qu'un balbutiement ; mais, cette fois, il me fallait réussir. Vous allez voir que ce fut bien plus long que je ne l'espérais.

La première sortie avait lieu en Dely à six heures du matin, à cause de la chaleur ; l'année était très sèche. L'attaque fut bonne, et les cinquante chiens découplés se récrièrent vigoureusement dès le lancé, sur une chèvre et son faon. Louis m'avait donné le nom de deux ou trois chiens, dont celui de « Romefort », qu'il m'avait dit être sûrement de change vaincu.

Vous connaissez, je pense, la signification du mot. C'est le marquis d'Armaillé qui a trouvé ces formules magnifiques : chien vaincu et chien convaincu. L'un est celui qui met bas dès qu'il sent d'autres animaux, qui passe sur les voies des autres chevreuils qui viennent de se lever devant lui et qui sont frais. Celui-là n'est pas vraiment bon à grand-chose : s'il est utile au début pour vous montrer qu'il y a une erreur dans





le courre, il n'est pas très utile pour la prise. Le convaincu est celui qui, aussitôt dans le change, ne s'arrête pas de chasser, et se met à faire des retours et des devants de plus en plus grands, à plein galop pour retrouver sa voie. Ce chien est vraiment une perle qu'il est rare d'avoir.

Entre le vaincu complet et le convaincu, il y a plusieurs nuances que je vous dirai un jour, à propos de mes nombreuses chasses de cerfs et de chevreuils. Cette première sortie en Dely fut ce qu'elle devait être et, au bout d'une heure et demie, tout était terminé par un grand défaut impossible à relever; et il en fut ainsi pendant près de deux mois : je me souviens qu'un jour nous étions en Vincence, nous avons pris un brocard de trois ans en deux heures. A cette époque, la forêt était très vive, mais heureusement très fourrée, et le change ne bondissait guère. C'était moins difficile pour nous. Les chiens étaient plutôt froids et pas très chasseurs. Je sentais la grande emprise que Louis Charprenet avait sur ses chiens : au moindre défaut, il les rappelait à lui et faisait au petit trot de grands devants et de grands arrières pour tâcher de retrouver sa voie, ce qu'il arrivait à faire neuf fois sur dix.

Avec Lafeuille, nous aidions beaucoup trop et donnions à nos chiens l'impression de ne pas assez les laisser faire.

Comme je viens de vous le dire, les chiens n'avaient pas besoin de cela. Je m'en suis rendu compte par la suite. Pour redonner à une meute son amour de la chasse, il faut laisser faire jusqu'à ce que tous les chiens vous reviennent; à ce moment-là seulement, il faut intervenir en se montrant le plus tard possible. Si on se cache un peu, cela vaut mieux encore. Vous ne leur donnez de l'initiative qu'en les forçant à travailler et les laissant seuls le plus possible. Il faut les engager à rentrer sous bois, cela leur donnera l'idée de se débrouiller tout seuls. Il arrivera bien, un jour, qu'un ou deux chiens partiront pour essayer de travailler seuls et de relever le balancé ou le défaut. Les jeunes, qui sont plus entreprenants et plus

chasseurs, commenceront, même s'ils font des bêtises à chasser, mais chasser quand même. Ayez toujours le désir d'avoir un équipage passionné de chasse, il vous fera de nombreuses bêtises, mais c'est avec ceux-là que vous trouverez des convaincus ou, tout au moins, des chiens très chasseurs. Il n'y a pas de grosse différence entre un chien peu chasseur et froid et un chien bon à rien.

Pour faire un chien, il faut beaucoup le faire travailler; il peut un jour devenir sage, puis de change vaincu, puis enfin convaincu. J'ai en ce moment, en 1970, des chiens qui sont passionnés de la chasse et que l'on pourrait considérer comme peu sages; mais, parfois, ils se rendent compte que le cerf qu'ils ont devant eux est bien le leur et qu'ils peuvent le courir sans crainte. Tous ces petits détails sont très difficiles à faire admettre. L'attitude d'un chien dans la difficulté, le change en particulier, est très rapide, et il faut être là, car lui-même a des doutes et ne sait pas s'il doit continuer ou mettre bas. Dans le doute, comme il est chasseur, il peut se tromper et faire suite, quitte à s'arrêter quand il s'aperçoit de son erreur.

J'ai vu des chiens rester de change pendant deux ou trois heures et qui ne goûtaient même plus la voie qu'on leur donnait. Je me souviens encore de « Romefort »; il était si sage qu'il fallait vraiment qu'on lui donne la voie de son animal pour qu'il se récrie. A ce moment-là, joyeusement, mais avec quelle précaution, il rechassait. J'ai même vu dans certains courres, dix chiens très sages mettant bas et dix autres aussi sages, chassant. C'est pour vous dire combien est tenu le sentiment qu'ils reçoivent eux-mêmes. Les chiens, comme les hommes, sont faillibles et ils peuvent se tromper, soit en hésitant, soit en pensant que peut-être ils ont raison.

Toute cette longue discussion doit vous faire admettre que pour avoir des chiens sages, vaincus ou convaincus, il faut d'abord savoir les comprendre, ne jamais les tromper. C'est une question de sensation, je dirais même de sentiment. C'est là où l'action du bon

maître ou du bon piqueux est très utile.

Nous arrivons à la fin de 1925. Je crois que nous avions pris quatre ou cinq chevreuils. C'était vraiment lent comme cadence et je me décourageais un peu. Mais j'ai toujours été comme cela et, deux jours après une sortie ratée, je retrouvais tout mon optimisme. Lafeuille faisait ce qu'il pouvait; mais, quand je n'étais pas là, il s'embrouillait un peu dans le travail de ses défauts. Mais cela pouvait quand même marcher et bientôt nous allions partir pour Clessy chez le baron de Ponnat.

Les chasses se suivaient plus ou moins bien, mais je ne sentais pas encore de vraie amélioration. Il fallait une grande patience et, surtout, savoir attendre.

A la fin de décembre, nous chassions en forêt de Vincence. Le rendez-vous était au Grand Rond à 10 h 30. Toujours très tôt, et M. de Pracomtal était d'une exactitude telle que, pour moi qui était à dix minutes près, c'était presque un supplice. Nous attaquons très vite dans les taillis fourrés et partons sur la Vis de Las, sur un très grand brocard que je salue d'un joyeux Bien-Aller. Il fait dans la première heure une chasse normale, tapant une seule fois dans le change; mais vous allez voir la ruse qu'il nous a faite après. Il y a dans cette forêt de Vincence un gros ruisseau. Comme il avait beaucoup plu en cette fin d'année, l'eau coulait à flot; en arrivant au chemin de la Paille, nous avions de la glaise presque jusqu'aux sangles des chevaux; notre brocard prend le ruisseau et se met à descendre si loin, au moins pendant 1 500 mètres, que j'arrive à croire que j'ai manqué sa sortie; je remonte donc le courant jusqu'à l'endroit où il est entré et même 500 mètres au-dessus; toujours rien. Il y avait une heure que nous étions à défaut, et je ne savais plus que faire, quand, un chien se récrie à au moins 50 mètres sur la gauche en bordure de la forêt. J'appelle tous les chiens qui, aussitôt, empaument vivement la voie et remontent 300 mètres le long d'une coupe : Lafeuille a la chance de voir un vol-ce-lest qui va et vient. On regarde de plus près et on



s'aperçoit que notre chevreuil revient pied dans pied et retourne à l'eau. Mais où a-t-il bien pu passer ? On retrouve un pied sur un bord et presque dans l'eau, puis plus rien. C'est à croire qu'il a grimpé dans les arbres. J'ai déjà vu cela pour un lièvre. Je recule encore et, à 200 mètres de la plaine, alors que je me retrouve en plein taillis, un chien donne quelques coups de voix. Les autres le rallient de suite; tout à coup, un relancé formidable, et je vois passant près de moi notre brocard qui rentre en forêt. Il avait dû remonter l'eau et se relaisser lorsque nous arrivions. Amis, il avait encore des tours à nous jouer !

En traversant presque toute la forêt, il prend une route près de Chailloux et prend, pendant deux kilomètres, le milieu d'une petite route caillouteuse où l'on ne voit pas bien son vol-ce-lest. Il y avait, avec le défaut, trois heures qu'on chassait. Nous avons deux ou trois gros balancés, car notre animal faisait des va-et-vient sur le milieu de cette petite route. Je vois tout à coup un chien qui évente. Je me précipite et je vois dans cette haie très épaisse notre brocard; il avait pu sauter à 1,50 m dans le milieu très touffu de cette haie et regardait les chiens qui étaient tous là maintenant et l'aboyaient. En nous voyant arriver, il saute aussitôt et est coiffé par la meute. Ce chevreuil avait certainement été chassé plusieurs fois par des barbouillots du pays. Si j'ai insisté sur cette chasse, c'est pour vous montrer les difficultés de ce courre, à la fois si léger, comme sentiment, et de ce pays si difficile...

Nous voici arrivés à Clessy. Mon cher vieux marquis était, je crois, un peu désolé de ce déplacement, et regrettait les éternelles chasses de Châtillon. Moi, en revanche, j'étais content de connaître de nouvelles forêts, mais inquiet du change que nous allions trouver en Charolais.

Notre équipage, qui s'appelait maintenant le Rallye-Morvan, était chez Ponnat, à l'ancien chenil du Rallye-là-Haut. Ce n'était pas très grand et les chenils étaient trop peu nombreux.

Cet excellent Ponnat nous recevait



*« Si j'ai réussi, c'est presque uniquement à mes chiens que je le dois. »*

d'une manière charmante et, à toutes les chasses, il y avait un goûter, comme on disait à cette époque, où il y avait toujours du champagne.

L'ambiance était très gaie et ces petites réunions nous amusaient beaucoup. Il y avait presque toujours Ludovine et Poucette de Ponnat pour y mettre de l'entrain.

Nos premiers découplés à Clessy furent un peu ce que je craignais; le change bondissait partout, ce qui ne fut pas un bien, car au bout de quatre ou cinq sorties les chiens de Châtillon ne chassaient presque plus et traînaient dans toutes les allées, montrant bien qu'ils ne voulaient pas se donner de la peine pour rien. Il n'y avait pas encore trop d'autos, et l'on ne craignait rien pour les chiens perdus le soir.

Nous chassions à côté de Clessy, en forêt de la Mothe : il y avait moins de change, mais les parcours étaient beaucoup plus durs, les animaux aussi d'ailleurs : à cause de la conformation plus sauvage de la forêt, il arrivait que l'on fit des chasses très variées qui donnaient quelquefois lieu à des discussions passionnantes. Un jour, par exemple, nous avions chassé assez lentement un gros

brocard; il avait débouché pendant trois kilomètres environ et gagnait une grosse rivière, l'Arroux. Je croyais qu'il était sur ses fins et avait une certaine avance. Naturellement, il descend le courant, s'arrête sous un pont et prend pied sur le côté; les chiens arrivent par l'eau, éventent le brocard, mais ne peuvent que difficilement l'aborder, car ceux qui veulent le coiffer ne peuvent y arriver; nous assistons, comme sur un cerf, à des abois magnifiques qui réjouissent vivement nos oreilles. Ces abois ont bien duré cinq minutes. Je crois qu'il m'est arrivé trois fois de prendre des chevreuils sous un pont.

La saison 1925-1926 s'est terminée avec quinze prises. C'était encore bien peu, mais moins mal que la précédente saison, et j'espérais une légère amélioration.

Je sentais que cela allait mieux, et nous commençons à avoir quelques chiens vaincus qui nous aidaient. C'était déjà énorme de savoir quand des chiens mettant bas et reviennent à votre cheval; on peut, alors, travailler les difficultés que l'on a, leur redonner la voie qu'ils avaient; alors ils repartent gaiement de nouveau.

**Marquis de ROÜALLE** ■